L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 6 FEVRIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 6 FEVRIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

Par Macon, Denis & Kernaghan, grande vente de terrains et bâtisses situés dans les différents districts de cette ville.

Par Baumgarden & Friedrichs, un cottage simple, rue Claiborne près Kerlerec, et une résidence double Chemin Félicité.

Par le Shérif, un terrain et bâtisses situé dans le Sixième District de cette ville.

Par Louis A. Richards, au No 5 rue Ste-Anne, montre en or, meubles, etc.

La question de la Doctrine Monroe entrant dans une nouvelle phase.

Voici la question de la Doctrine Monroe qui prend une tournure toute nouvelle à laquelle, personne peut-être ne s'attendait. Ce n'est plus l'Union du Nord qui prend en main la cause des Républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud ; ce sont ces Républiques elles mêmes qui se liguent entr'elles, contre l'intervention étrangère et adoptent, pour leur propre compte, cette Doctrine. Toute l'Amérique latine formerait ainsi une grande confédération, ayant pour but de repousser toute agression de la part d'une puissance européenne quelconque.

De la sorte, le problème se trouvera généralisé et, du même coup, les Républiques latines ne pourront plus être considérées comme étant sous la dépendance directe ou indirecte de l'Union. Elles obtiendront son aide, sans aucun doute; elles pourront lui donner la première place dans leur confédération, lui en accorder même l'hégémonie, au besoin ; mais rien ne se fera plus qu'avec elles et par elles. Aucun point du Nouveau monde ne pourra plus être attaqué, sans que tout le Nouveau Monde se soulève. C'est du moins, la conséquence logique, forcée, du mouvement qui se produit, en ce moment. Jusqu'ici, les relations qui existaient entre les deux Amériques du Nord et du Sud n'étaient pas franchement cordiales. Au Sud, on se méfiait un peu du Nord ; on craignait parfois d'être dévoré par le colosse. Tous les nuages sont dissipés, à l'heure qu'il est ; la nécessité a rapproché les distances et fait disparaître tous les dissentiments. Qui a fait ce beau coup, commis cette maladresse ? L'Angleterre, avec ses prétentions insoutenables et son incurable rapacité. Les nations européennes qui sont déjà ses victimes sur tant de points du globe, et ont tant de raisons de ne pas la porter dans leur cœur, lui devront ce nouvel échec—car c'en est un—qui n'est pas fait pour les rapprocher d'elle.

En vérité, elle n'a pas la main heureuse ; depuis quelque temps, rien ne lui réussit ; toutes ses entreprises font fiasco. Le quasi-titre d'impératrice dont M. Disraëli a affublé la reine Victoria, n'a pas porté bonheur à cette dernière et il faudra bien du temps à la Grande Bretagne pour se relever de toutes ces mésaventures.

En fait, un appel a été fait à toutes les républiques de langue latine ; elles sont invitées,—c'est l'Equateur qui a pris l'initiative de ce mouvement—a envoyer des délégués à Washington, au mois d'août prochain, en vue de former une sorte de confédération, pour maintenir integralement la doctrine Monroe, pour interdire toute intervention des puissances européennes dans les affaires américaines. Nous verrons ce qui résultera de cette manifestation qui peut conduire à une véritable révolution dans les affaires des deux hémisphères.

Les obsèques de M. Floquet.

A la maison mortuaire.

Les obsèques de M. Charles Floquet ont été célébrées l'après-midi, à une heure, le 22 janvier.

A midi, le catafalque a été dressé au milieu de la cour de la maison de la rue de Lille, 19. Sur le cercueil, les écharpes d'adjoint au maire de Paris (1870), de conseiller municipal de Paris, de député et de sénateur, successivement portées par le sénateur de la Seine. Tout autour du catafalque, sur des coussins, sur des tables, un amoncellement de couronnes. Notamment celles :

De M. le Président de la République, du président du Conseil, du Conseil des ministres, de tous les ministres, du Sénat et de la Chambre, du préfet de la Seine, du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine, de la municipalité du 11e arrondissement, du comité d'action pour les réformes républicaines, de l'Association des journalistes républicains, de l'Association des journalistes parlementaires, de l'Ordre des avocats à la Cour de Paris, de la Fédération des Sociétés alsaciennes-lorraines, des employés de la Chambre, des employés de l'octroi de Paris, etc. ;

De Mme Carnot, de Mme Bordeau, etc.

La plupart de ces couronnes sont en fleurs naturelles : lilas, roses, violettes, chrysanthèmes, boules-de-neige, et liées avec du crêpe ou avec des rubans tricolores.

Le nombre des personnes qui ont défilé devant le catafalque est assez élevé. Un service d'ordre avait été organisé, dans la rue de Lille, par M. Roy, officier de paix du 7e arrondissement.

Quant aux Sociétés et aux délégations non officielles, elles se sont placées aux abords de la maison mortuaire, rue de Lille, rue des Saint-Pères et sur les quais depuis le quai Voltaire, en face du pont Royal, où se tiennent les franca-maçons, jusqu'aux quais de Conti et des Grands-Augustins, auprès du Pont-Neuf.

A une heure, tous les personnages officiels sont présents. M. Paul Doumer, arrivé un des premiers, se tient à la tête du catafalque avec MM. Rissler, Saurel, Etcheverry, beau-frère, neveu et cousin de M. Floquet.

Le cortège

Le cercueil est transporté sur le char funèbre, que précèdent les chars de fleurs et de couronnes.

Les cordons du poêle sont tenus par :

MM. Peytral, vice-président du Sénat ; Sarrien, vice-président de la Chambre ; Doumer, ministre des finances ; Pouillet, bâtonnier de l'Ordre des avocat ; Ranc, sénateur, président de l'Association des journalistes républicains ; Pierre Baudin, vice-président du Conseil municipal ; Louis Lucipia, président du Conseil général, et Poubelle, préfet de la Seine.

Derrière le char, viennent :

La famille, représentée par MM. Scheurer-Ketaner, Rissler, Saurel et Etcheverry ;

Le représentant du Président de la République ;

M. Loubet, président du Sénat ;

M. Brisson, président de la Chambre ;

M. Léon Bourgeois, président du Conseil ;

Les ministres ;

Les délégations du Sénat et de la Chambre ; les membres du Conseil municipal de Paris ; la délégation du Conseil général de la Seine ; une délégation du barreau de Paris ; l'Association des journalistes républicaine ; celle des journalistes parlementaires ; la municipalité du 11e arrondissement ; la délégation de la Fédération des Sociétés alsaciennes-lorraines ; les membres du comité d'action pour les réformes républicaine ; les employés d'octroi de Paris ; la municipalité de Rueil (où M. Floquet possédait une villa) ; une délégation des Associations ouvrières de production, etc., etc.

Le cortège s'est rendu au Père-Lachaise en suivant cet itinéraire : rues de Lille et des Saint-Pères, quais Malaquais et Conti, Pont-Neuf et rues du Pont-Neuf et Baltard, rue Turbigo, place et avenue de la République.

Sur tout ce long parcours, une haie de curieux.

Au Père-Lachaise.

Le char pénétrait dans le cimetière à deux heures et demie. Comme nous l'avons dit, il ne s'agissait aujourd'hui que d'une inhumation provisoire. Le corps de M. Floquet sera inhumé dans un caveau dont la concession perpétuelle a été offerte par le Conseil municipal. Cet après-midi, il a été déposé dans le caveau de la famille Rissler.

Les Discours.

C'est d'abord M. Bérenger qui prend la parole au nom du Sénat, et rend un éloquent hommage au sénateur de la Seine qui a su, pendant le temps si court de son mandat, se concilier les sympathies de ses collègues.

M. Bourgeois, président du Conseil, a apporté ensuite "le suprême "hommage de la République à l'un "de ses serviteurs les plus fidèles et "les plus passionnés".

Il a exprimé la douleur que la mort de M. Floquet, dont il avait été le collaborateur et dont il était resté l'ami, lui avait causée ; et, après avoir rappelé la carrière politique du défunt, le ministre de l'intérieur a dit :

Il est deux choses, la peur et la haine, qu'il a toujours ignorées. Celle qui a été si véritablement et si noblement la compagne de sa vie nous le disait il y a deux jours, au chevet de son lit de mort ; contre les plus passionnés, les plus violents, les plus odieux de ses adversaires, il n'a jamais eu une parole personnelle de colère ou d'amertume. Il était de ces soldats qui tendent, la bataille finie, la main à l'ennemi blessé, n'ayant eu, au plus violent de la mêlée, d'autre passion au cœur que celle de la défense du drapeau.

C'est pourquoi, Messieurs, autour de son cercueil, s'est fait le grand silence du respect universel.

La Chambre tout entière, sans distinction de partis, levait, il y a deux jours, sa séance, en signe de deuil, à la nouvelle de la mort de son ancien président.

Le gouvernement de la République est également aujourd'hui l'interprète de tous, même de ceux qui l'ont le plus passionément combattu, en apportant à la veuve de Charles Floquet l'hommage d'une sympathie profonde et en disant le souvenir que garderont de ce grand soldat de la démocratie tous les Français, fidèles à l'esprit de la Révolution française, tous ceux qui aiment également la patrie et la liberté.

M. Brisson n'ayant pu, en raison du deuil récent qui vient de le frapper, parler au nom de la Chambre des Députés, c'est M. Poincaré, vice-président, à qui est échu ce devoir.

Après avoir dit les regrets qu'a causés au Palais-Bourbon la mort de M. Floquet, été rendu hommage aux qualités déployées par l'ancien président de la Chambre dans l'accomplissement de sa délicate mission : rappelé l'appui que lui avait apporté l'affection intelligente et dévouée d'une "compagne qui porte en elle ce qu'il "y a de fier, de vaillant, de français "dans l'âme alsacienne," M. Poincaré insiste sur le culte religieux que M. Floquet avait pour la liberté et il poursuit :

Lorsqu'en 1888 il a volontairement quitté le fauteuil présidentiel, il n'a fait qu'obéir à l'appel inquiet de cette liberté pour laquelle il avait autrefois combattu. Si menacée qu'elle fût, il croyait qu'elle avait en elle-même une secrète vertu de résistance victorieuse. La tribune ouverte et la parole libre, il lui semblait difficile que le dernier mot ne restât pas au bon droit. Il n'épargna cependant, au cours de la lutte engagée, ni ses forces ni son courage. Sa bravoure personnelle égala son dévouement politique. Il alla un instant jusqu'à se laisser aveugler par la fumée de la bataille. Mais quelque habile que fût la calomnie à dénaturer les faits, elle ne réussit pas à l'envelopper, aux yeux d'un seul homme de bonne foi, dans l'injustice des confusions déshonorantes. A l'incurable blessure qu'à fait saigner en lui la violence des accusations, il a été trop facile de mesurer ce qu'il y avait en sa conscience de sensibilité, de délicatesse et de probité foncière.

Il n'a cherché, Messieurs, à échapper à la douleur de cette meurtrissure que pour ne pas déserter la cause au succès de laquelle il avait voué son existence. On le vit, au lendemain de cette épreuve, rentrer, sans amertume, dans les rangs de son parti. Trop chevaleresque pour faire payer à ses ennemis, par des rancunes étroites, la rançon de ses souffrances, il n'abdiqua aucune de ses idées anciennes et ne fut pas même tenté de puiser, dans des désillusions passagères, un prétexte à une métamorphose politique.

Il resta ce qu'il avait toujours été, un démocrate fervent, un libéral protégé par la hauteur de ses principes contre les découragement et contre les variations.

Il appartenait à une génération qui avait grandi dans l'ambition d'arracher la France à sa servitude volontaire et de la ramener, délivrée et rajeunie, dans les voies abandonnées de la Révolution. Il avait contracté dans la tension de volonté qu'avait nécessitée cette généreuse entreprise des habitudes d'esprit et des formes de langage qui ont parfois étonné l'heureuse ignorance des générations nouvelles. Mais ceux qui ont hérité, sans fatigue et sans péril, de l'œuvre courageusement accomplie par les premiers fondateurs du régime républicain se rendraient coupables d'une singulière ingratitude et feraient preuve d'autant de médiocrité de pensée que de bassesse de cœur, s'ils hésitaient à reconnaître, dans des apparences mêmes qu'ils ont pu croire démodées, le signe durable des convictions frémissantes qui avaient animé jadis l'opposition libérale. Le devoir des nouveaux venus est de comprendre l'histoire de leur parti, de songer à l'avenir sans oublier le passé et de garder à ceux qui leur ont frayé la route un souvenir ému et reconnaissant.

Les plus jeunes d'entre nous, Messieurs, ne peuvent que gagner et devenir meilleurs à l'évocation du temps déjà lointain où se préparait, dans la fièvre de l'espérance, la victoire de la liberté, et où nos anciens, serrés coude à coude, marchaient, sous un drapeau fraternel, vers le même idéal de justice humaine. Charles Floquet a été un de ceux qui ont vécu et qui sont morts, les yeux invariablement fixés sur cet idéal, et nous conserverons pieusement la mémoire de ce dévoué républicain, de ce galant homme, de ce bon serviteur de la patrie.

MODES PARISIENNES.

TOILETTES DE RUE ET D'INTERIEUR.

Le sujet à gauche porte un complet en drap tan avec lisérés en velours brun phoque. Le col et les parements sont brodés avec de la soutache or.

La toilette d'intérieur à droite en cachemire bleu cadet, a un large col en velours bleu foncé garni d'une dentelle blanche. Cette robe, qui est de forme princesse, est retenue à la taille par un nœud en ruban bleu. Les parements sont en dentelle blanche.

LE MARIAGE DE M. FLOQUET.

C'était à l'enterrement de Charras. Délégué des écoles de Paris, il avait prononcé, à Bâle, sur la tombe de l'héroïque soldat, une harangue passionnée célébrant l'inflexibilité stoïque du républicain qui n'avait jamais voulu s'abaisser devant le crime triomphant. Sa voix chaude et entraînante, sa prestance superbe avaient fait grande impression sur la sœur de Mme Charras, une ravissante jeune fille. Elle ne put s'empêcher de témoigner son admiration devant Etienne Arago qui engagea M. Floquet, qui n'avait pas été insensible, à faire sa demande. M. Floquet, qui n'avait qu'une très petite situation, par un scrupule honorable, ne voulait pas s'avancer, en présence de la grande fortune que devait avoir Mlle Kœtner. Mais Etienne Arago était là ; il mena les choses rondement et le mariage se fit pour le plus grand bonheur des deux jeunes gens.

L'ARGENT DE PADLEWSKI.

M. Henri Rochefort ayant accusé M. Georges de Labruyère d'avoir gardé les fonds destinés à Padlewski, Mme Séverine proteste dans l'*Echo de Paris* contre ces allégations. Elle publie notamment la lettre suivante que lui adresse de Londres, en rectification aux assertions de M. Rochefort, un M. V. Richard :

N'ayant pas de collection de journaux pour me référer, je ne puis donner de dates. Mais je me souviens très bien que Grégoire est arrivé à Londres un samedi et que le lendemain dimanche nous sommes allés chez Louise Michel ; que ce samedi, jour de son arrivée, comme il me disait qu'il venait co lecter des fonds pour l'éloignement de Padlewski, je lui dit : "Mais alors, ce duel Labruyère, n'est-ce pas l'évasion ?"

Oui, me dit-il.

Donc, l'évasion avait précédé le voyage de Grégoire d'un ou deux jours. Or, les fonds ont été remis à Grégoire le lundi ou le mardi, et quand Grégoire rentrait à Paris pour aller rejoindre Padlewski pour lui remettre les fonds, Labruyère devait être sinon rentré, du moins en route de retour.

Grégoire a-t-il vu Labruyère à son passage à Paris ? Je l'ignore. Cela importe peu. Ce qui est important, "c'est "que Grégoire ayant reçu des fonds à "Londres, alors que Labruyère était en "Italie, Labruyère n'a pu garder par "devers lui des fonds qu'il n'avait pas."

Quand Padlewski, à son passage à Londres, est venu chez moi, je lui ai demandé s'il avait reçu de Grégoire le montant d'une collecte venant de Londres. "Oui, me dit-il, mais je n'ai presque rien reçu. Les frais de voyage ont presque tout pris, il ne m'a remis que "cent trente francs", alors que j'étais à Palerme, où il finit par me retrouver."

La mémoire de Rochefort a dû lui être infidèle ; de même que lorsqu'il dit que le fugitif Padlewski a dû se rendre au consulat français. Ce n'est pas Padlewski, mais Grégoire, qui s'est rendu au consulat français de Palerme.

A Gibraltar, Padlewski, laissé, sans le sou, désespéré, est allé demander à parler au gouverneur, qui était absent. De là, sans doute, la confusion sur ce point.

J'ai plusieurs fois eu l'occasion de voir l'expulsé polonais, M. M...., mais il ne m'a jamais parlé de la lettre reçue de Padlewski, lui disant que Labruyère s'était attribué les sommes versées pour assurer sa fuite. Du reste, cette lettre ne prouverait rien, étant donné ce que j'établis plus haut.

Les rues de Tamatave.

Voici une liste de quelques noms nouveaux donnés aux rues et places de Tamatave :

Place Bienaimé, place Duchesne, place du 12 Décembre, rue de l'Amiral Pierre, rue Dupleix, rue de la Réunion, rue de l'Ile de-France, rue du Lieutenant-Hubert, rue Jean-Laborde, rue Blévu, rue Dupetit-Thouars, rue Romain-Desfosses, rue Labourdonnais, rue du Capitaine-Scholl, rue Le-Timbre, rue du Lieutenant-Berthold, rue Flacourt, rue de l'Infanterie-de Marine, rue de l'Hôpital Militaire, rue de l'Amiral-Dupré.

MADAGASCAR.

Le paquebot *Djemnah*, des Messageries maritimes, courrier de Maurice, de la Réunion, de Madagascar, est arrivé ces jours derniers à Marseille, ayant à son bord notamment une centaine de rapatriés du corps expéditionnaire dont 40 ont été évacués sur l'hôpital militaire.

Un clairon de l'infanterie de marine est mort en cours de route ; son corps a été immergé.

A Majunga, le général Metzinger, accompagné du chef d'escadrons Mirepoix ; du capitaine Virbel, son officier d'ordonnance ; du capitaine Peyronel, de l'artillerie de marine ; du lieutenant Chabaunier et de M. Simonnet, officier d'administration, a pris passage sur le *Djemnah* ; mais, à Suez, le général et ses compagnons ont quitté le navire pour se rendre au Caire. Ils se sont embarqués à Port-Saïd, sur le paquebot la *Gironde* et arrivaient à Marseille peu de jours après.

Les journaux de Madagascar apportés par le *Djemnah* donnent les nouvelles suivantes :

Une sorte d'anarchie règne par toute l'île. Les tribus, dans le Sud principalement, sont parties en guerre les unes contre les autres, surtout contre les Hovas qu'elles attaquent de tous côtés.

A Mahanoro, les peuplades du versant Sud-Est ont battu les Hovas en leur infligeant de grandes pertes, et ont pillé plusieurs villages.

Par chaque malle, surtout par celles arrivant des colonies voisines, le mouvement d'émigration s'accentue d'une façon alarmante ; ce ne sont qu'Asiatiques de toutes castes et de toutes catégories.

Le journal le *Madagascar* dit à ce sujet :

"Le pays en sera avant peu complètement envahi, au grand détriment du négoce et aussi de la santé publique. Il est temps que ceux qui ont mission de sauvegarder les intérêts de l'île et d'assurer son avenir se mettant à l'œuvre pour enrayer ce flot montant qui compromettra et tuera la véritable colonisation."

D'autre part, on écrit que des milliers de mineurs du Sud africain se disposent à arriver en masse, sans savoir si l'exploitation des terrains aurifères leur sera permise et dans quelles conditions.

Les nouvelles qui arrivent de Majunga au *Courrier de Madagascar* sont loin d'être bonnes. Le commerce est dans le marasme le plus complet et est menacé de ruine.

Les étrangers sont complètement découragés et plusieurs maisons sont à deux doigts de la faillite.

Toute la côte Ouest est désolée par une sécheresse épouvantable ; le travail est nul. Les indigènes sont indifférents, hostiles ou craintifs. Les affaires ne marchent pas.

A Tananarive, la tranquillité est parfaite. Les Fahavalos ont été dispersés par la force armée et ne menacent plus la sécurité publique. Les cultivateurs et les bergers sont retournés à leurs rizières et à leurs troupeaux.

Le ministre de l'Intérieur, Rainandriamampandry, a donné la liberté à 5,000 esclaves et a invité ses compatriotes à agir comme lui, afin d'anticiper sur l'application des lois françaises qui peuvent être appliquées à ce sujet.

Mgr Cazet, évêque de Madagascar, a repris possession de son siège à Tananarive. Il doit se rendre à Fianarantsoa.

Le 15 décembre, le *Dupetit-Thouars* est parti pour le Sud dans le but d'opérer une croisière entre Vatomandry et Fort-Dauphin. Il emportait un peloton de 50 soldats destinés à rétablir l'ordre un peu troublé à Vatomandry.

L'HABIT DE L'ACADEMICIEN.

Habit avec broderies	500 francs
Gilet de drap blanc	25 ..
Pantalon à bandes	70 ..
Chapeau à plumes	55 ..
Boîte à chapeau	4 ..
Epée	35 ..
Porte épée	5 ..

Au total 694 francs.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

Les Funérailles du prince Henri de Battenberg.

La Reine Victoria, le prince de Galles, les membres de la famille royale, les représentants des ambassades, de l'armée, de la marine, etc., assistent aux cérémonies.

Presse Associée.

Cowes, île de Wight, 5 février.—Malgré le brouillard et l'humidité, Cowes et ses environs étaient remplis de visiteurs ce matin.

Les affaires étaient pratiquement suspendues et les habitants arrivaient en masse dans cette partie de l'île pour offrir un dernier tribut de respect au prince Henri de Battenberg, l'époux de la princesse Beatrice d'Angleterre mort le 20 janvier dernier dans le voyage de Cap Coast Castle à Madère.

Les restes du prince avaient été débarqués hier à Portsmouth et transportés sur le yatch royal Alberta qui les avait conduits à Cowes escortés du prince de Galles, de la princesse Béatrice, du duc de Connaught, des princes Louis et François de Battenberg.

La reine Victoria et les enfants du prince attendaient le navire au quai de la Trinité.

Le corps est resté la nuit à bord de l'Alberta.

Les drapeaux étaient à mi-mât et des emblèmes de deuil se trouvaient sur tous les points de la côte.

Presque tous les assistants, des différentes villes de l'île et de l'Angleterre, étaient vêtus de deuil. La rade où se trouvait à l'ancre une magnifique escadre offrait un coup-d'œil grandiose amoindri, pourtant, par le ciel menaçant et l'atmosphère chargée de vapeurs.

Les navires réunis étaient les plus beaux de leur classe dans la marine anglaise, entre autres ceux de l'escadre volant formée si rapidement le mois dernier.

Dès les premières heures de la journée, les officiers d'état-major de la flotte sont venus à terre, et des *blue jackets* ont été débarqués pour prendre part aux cérémonies.

Le cercueil contenant les restes du prince était placé à bord de l'Alberta sur un catafalque surmonté d'un dôme, recouvert du drapeau anglais et entouré d'une garde d'honneur composée de marins. Sur le quai se trouvait une autre garde d'honneur formée par des Scottish Rifles portant l'arme renversée.

A cause du brouillard, les signaux de pavillons entre Osborne House et le navire-amiral Revenge, commandé par l'amiral Alfred Dale, ne pouvaient être échangées et les communications durent être établies par les signaux usités en temps de brouillard et des canots à vapeur.

Vers dix heures, le duc de Connaught et la duchesse d'Albany, et plus tard la princesse Béatrice et ses enfants, et la princesse Louise sont arrivés d'Osborne en voiture et sont montés à bord de l'Alberta. Les enfants placèrent alors une couronne sur le cercueil.

Après quelques cérémonies religieuses très courtes, le convoi partit pour l'église de Whippingham.

La route était bordée de lignes de marins derrière lesquelles se trouvaient les curieux et ceux qui sympathisaient au deuil de la famille royale.

L'admission dans le temple n'a été accordée qu'à ceux munis d'invitations.

Quelques membres seulement du cabinet purent assister aux funérailles : Joseph Chamberlain, secrétaire des colonies ; M. George J. Goschen, premier lord de l'amirauté ; M. A. J. Balfour, premier lord de la trésorerie, et le vicomte Cross, lord du sceau privé.

Le marquis de Salisbury et les autres ministres assistaient au même moment à un service célébré à l'abbaye de Westminster.

Le lieutenant-commandant Cowles, attaché naval, représentait l'ambassadeur des Etats-Unis. M. et Mme Bayard ont assisté au service de l'abbaye de Westminster.

Un peu avant midi, un affût de canon attelé de six chevaux arrivait au quai. Derrière était conduit en main le cheval du prince, drapé de deuil, les bottes renversées dans les étriers.

Se trouvaient sur le quai : le prince de Galles en uniforme de feld-maréchal, le duc d'York en uniforme d'amiral, le duc de Connaught, le prince Edouard de Saxe-Weimar, le prince Francis de Battenberg, le prince Louis de Battenberg, le prince Christian de Schleswig-Holstein, le vicomte Wolseley, commandant en chef, le général Sir Henry Evelyn Wood, le général Sir Buller et d'autres officiers distingués, tous dans le brillant uniforme de leur grade.

Quelques minutes après arrivait la voiture de la Reine précédée d'un piqueur. Elle contenait Sa Majesté, la princesse Béatrice et deux de ses enfants, tous en grand deuil.

Le cercueil fut alors transporté par huit sous officiers de la marine de l'Alberta sur l'affût de canon.

Le pavillon anglais précédait le cercueil sur lequel étaient placées les décorations du défunt, ainsi que des couronnes, y compris celle placée hier par la reine.

Le convoi s'est mis en marche pour le temple à midi 30.

Un détachement des volontaires de l'île de Wight ouvrait la marche avec un détachement de gardes écossais.

Venait ensuite le cercueil accompagné de chaque côté de quatre officiers de haut rang.

Derrière marchait, conduit en main, le cheval du prince, puis le prince de Galles, le duc d'York et les autres princes de la famille royale, tous à pied.

Après les princes se trouvait la voiture de la Reine attelée de deux chevaux gris. Sa Majesté, quoique très affectée, semblait en bonne santé. A son côté se trouvait la princesse Béatrice et en face deux enfants du défunt. Le fils aîné du prince Henri suivait à pied le cercueil derrière le prince de Galles et le duc d'York, entre les princes Louis et Henri de Battenberg le tenant par la main.

Venaient ensuite les voitures de la princesse de Galles et des autres princesses ; puis les attachés militaires, les représentants des diverses ambassades, une délégation de la garde prussienne, les fonctionnaires de la cour, le lord de l'amirauté, le commandant en chef de l'armée anglaise, lord Wolsley, et son état major.

Les officiers de l'armée et de la marine terminaient le cortège.

Pendant le trajet au temple de Whippingham, les navires dans la rade tiraient des salves de minute en minute, les cloches des églises sonnaient, les musiques précédant les troupes jouaient des marches funèbres et on entendait le bruit des tambours voilés de crêpe.

Tous les spectateurs se sont découverts au passage du convoi.

Le corps est arrivé au temple à 1 heure 30. Il a été reçu par le lord-chambellan, lord Lathom, et les doyens de Winchester et de Windsor. Le clergé a précédé le cercueil porté par des sous officiers des gardes écossais jusqu'au chœur.

Pendant ce temps, les chantres entonnaient l'antienne du service funèbre.

Le doyen de Winchester a officié.

Après le service, le corps a été provisoirement inhumé dans un sarcophage construit dans la partie du temple réservée à la famille royale et recouvert de terre et de fleurs.

A la conclusion des cérémonies, les volontaires ont tiré trois salves.

La reine a pu marcher pour sortir de l'église, mais on a remarqué qu'elle s'appuyait fortement sur son domestique.

En Italie.

Crispi conservera le pouvoir.

Presse Associée.

New York, 3 février—Une dépêche spéciale de Rome au *Herald* dit que Crispi conservera le pouvoir quoiqu'il arrive.

Le roi Humbert a donné au général Baratieri l'instruction d'agir avec la plus grande circonspection, à cause de la supériorité numérique des forces du roi Ménélik.

La rumeur du renvoi du bal de la cour par le roi, à la suite de mauvaises nouvelles d'Afrique, est entièrement fausse.

Humbert a déclaré à un ambassadeur étranger qu'il croit fermement au triomphe final des armes italiennes.

Le prince Henri de Prusse est arrivé à Rome porteur d'un message de l'empereur Guillaume. Une entrevue est préparée avec le roi.

Mort de la mère d'Oscar Wilde.

Presse Associée.

Londres, 5 février—Lady Jane Francesca Suranza Wilde, veuve de Sir Wm. Robert Wilde, ocuiste de Sa Majesté, et mère d'Oscar Wilde, est morte.

Le Nouveau Ministère du Nicaragua.

Presse Associée.

New York, 5 février—Dépêche spéciale de Managua, Nicaragua, au *Herald*.

Les difficultés politiques causées par la crise ministérielle ont pris fin par la nomination d'un nouveau cabinet ainsi composé :

Francisco Bacsis, ministre de l'intérieur et des finances ; Jose Madriz, ministre des affaires étrangères ; général Francisco Guerrero, ministre de la guerre ; Leopoldo Ramirez, ministre des travaux publics.

La paix est ainsi rétablie.

Un traité de commerce entre l'Allemagne et le Nicaragua, contenant la clause de la nation la plus favorisée, a été signé par le ministre d'Allemagne, M. Vonbergen, et le président du Nicaragua.

Le Crédit du Chili.

Presse Associée.

New York, 5 février—L'orgueil des Chiliens à propos de leur crédit, augmenté par la facilité avec laquelle les Rothschild de Londres ont avancé en compte courant une somme de deux millions de livres-sterlings, a été lamentablement rabaissé, dit une dépêche de Valparaiso, au *Herald*.

On a découvert que l'emprunt coûtera au Chili six pour cent d'intérêt, tandis qu'un syndicat allemand avait offert au gouvernement plus de six millions de livres à quatre pour cent net.

L'expédition d'Ezeta.

Presse Associée.

New York, 5 février—Une dépêche spéciale de Panama, Colombie, au "Herald" annonce qu'un schooner chargé de recrues et arrivé des ports intérieurs à Panama. Ces hommes sont destinés à combler les vides causés dans les forces par la mort et la maladie.

Plus de cent individus sont en ce moment à l'hôpital militaire.

Le général Ezeta s'est assuré les services de Pablo Arosmena, un jurisconsulte international célèbre en Colombie, pour tenter de recouvrer les armes saisies sur le Barclay Golden à son arrivée à Panama.

Il est établi que Ezeta est soutenu par un syndicat de dix capitalistes californiens qui lui ont fourni $100,000.

En cas de succès de l'expédition au San Salvador, ils recevront en paiement $1,000,000.

Martinez Campos interviewé.

Presse Associée.

New York, 5 février—Le correspondant de Madrid de la *Discussion* écrit que le général Campos s'est exprimé ainsi au cours d'une interview, dit une dépêche spéciale de la Havane au *Herald* :

Weyler ne fera ni plus ni moins que moi, mais s'il ne réussit pas, il ne sera pas rappelé. Ayant été nommé par un gouvernement conservateur et étant soutenu par le parti libéral, un grande catastrophe inattendue peut seule causer sa disgrâce.

Campos a critiqué ensuite les conservateurs de la Havane, et il attribue son insuccès à leur opposition.

Le *Diaro della Marina* rapporte que Campos aurait dit que l'Espagne pourrait rétablir la paix à Cuba en accomplissant les réformes politiques promises depuis si longtemps.

Le Baptême du Prince Boris dans la Religion Grecque.

Presse Associée.

New York, 5 février—Le baptême du prince Boris de Bulgarie dans la religion orthodoxe est le principal sujet des conversations du moment, et excite le plus grand intérêt dans les cercles politiques et diplomatiques, annonce une dépêche de St-Pétersbourg au *Herald*.

Dans un article de fond le "Novoe Vremya" fait la remarque suivante :

L'orthodoxie du prince Boris met fin à l'indifférence de la Russie envers la Bulgarie, et indique que ce pays revient aux termes du traité de Berlin.

Les dépêches des "Novosti" ne confirment cependant pas celle du "Novoe Vremya."

Son article est pessimiste ; il déclare que pour obtenir de bons résultats la famille entière du prince Ferdinand doit embrasser la foi orthodoxe.

D'un autre côté, il ne considère nullement le changement de religion du jeune prince comme concluant. Ce n'est qu'une ruse politique, dit-il, et il prédit un ministère Greckoff, qui sera le commencement de la fin.

Le *Viedomosti* dit que le prince Ferdinand ne veut que gagner du temps, et qu'il ne tiendra pas sa promesse.

Evêque de Scranton.

Presse Associée.

Rome, 5 février.—Le révérend père Hoban est nommé évêque de Scranton, Pennsylvanie.

Sur la Baie de Delagoa.

Presse Associée.

Captown, 5 février—Il est établi dans les cercles bien informés que la visite à Berlin du docteur W. J. Leids, secrétaire d'état du Transvaal, a trait à l'achat par l'Allemagne de sept milles de territoire sur le bord de la baie de Delagoa.

Mort d'un directeur de théâtre.

Presse Associée.

Londres, 5 février—Une dépêche de Leeds annonce la mort de H. J. Sargeant, un ancien directeur de théâtre qui a conduit autrefois des troupes dramatiques dans les Etats-Unis.

NOUVELLES AMERICAINES.

La destruction des plantations de Cuba.

Hausse préméditée du sucre.

Presse Associée.

New York, 5 février—D'après des rumeurs dans les cercles cubains et espagnols, le Neptuno, maintenant en cale sèche à Port Amboy, New Jersey, le Marino, qu'on transforme en croiseur dans le même chantier, et d'autres navires mentionnés au sujet d'expéditions à Cuba, ne sont pas affrétés par la junte, mais par des marchands de sucre de New York.

Il y plusieurs mois, le bruit a couru qu'un syndicat avait donné $500,000 à Gomez pour l'aider dans son œuvre de destruction des plantations, dans le but de causer une hausse considérable du sucre.

On dit maintenant que Horatio S. Rubens, conseil du parti révolutionnaire cubain, est à Washington, en campagne non seulement pour la junte mais aussi pour les négociants.

Le plan est très habile. Il paraît qu'il comprend la construction de navires si bien équipés qu'ils pourront s'emparer des ports cubains. Cette entreprise sera évidemment conduite d'accord avec la junte. Mais une grande flotte sera nécessaire pour mettre le plan à exécution, car le gouvernement espagnol a aujourd'hui plus de cinquante navires pour protéger les ports de Cuba.

Terrible drame.

Presse Associée.

Chicago, 5 février—Richard Klattke, un charpentier de Lakeview, a tué la nuit dernière son père, sa mère, sa femme et ses trois enfants.

Les morts sont :

Richard Klattke, 38 ans ; sa femme Kate ; son père John, âgé de 73 ans ; sa mère Wilhelmine, âgé de 71 ans ; ses trois filles, Mina, Anna et Emma, âgées respectivement de 9, 8 et 7 ans.

Klattke était désespéré ; sa famille avait froid et faim. Depuis Noël, il n'avait pas trouvé de travail, et il a mis fin à ses inquiétudes juste au moment que le secours arrivait.

Ce matin Adolphe Schmidt, son plus proche voisin, s'est présenté à sa résidence apportant la joyeuse nouvelle d'un emploi pour Klattke. Au même moment, Matt Brown arrivait avec une nouvelle semblable.

Mais les deux hommes arrivèrent trop tard ; combien, on ne sait, car les six cadavres étaient déjà froids quand on les a découverts.

Une seule victime semble avoir eu conscience de son sort, la femme de Klattke. Elle semblait avoir lutté avec son mari avant de recevoir la balle mortelle ; ses mains étaient couvertes d'égratignures et ses vêtements déchirés. Elle avait évidemment été réduite à l'impuissance et jetée sur le lit à côté du corps de sa petite fille Emma.

Les oreillers et les couvertures des lits étaient saturés du sang sorti à flot des blessures faites dans la joue droite, au-dessous de l'œil. Les balles avaient été tirées de très près et les figures des victimes étaient brûlées par la poudre.

La place pour le canon de révolver avait été soigneusement choisie et était la même pour toutes les victimes.

A la Mairie de Kansas City.

Presse Associée.

Kansas City, 5 février—Une grande excitation a été causée, hier après midi, à la mairie de Kansas City quand Walter Davis, frère du maire de la ville, a frappé P. E. Dwyer, un reporter du *Times*, à propos d'un article critiquant son père.

Plus tard, le clerk E. A. Norris a attaqué le rédacteur de la chronique locale du même journal, Charles E. Sutton, et l'a blessé au point d'amener le sang.

Norris et